

**Zeitschrift:** Mennonitica Helvetica : Bulletin des Schweizerischen Vereins für Täufergeschichte = bulletin de la Société suisse d'histoire mennonite  
**Herausgeber:** Schweizerischer Verein für Täufergeschichte  
**Band:** 20 (1997)  
  
**Artikel:** Sonnenberg : une communauté anabaptiste du Jura Bernois  
**Autor:** Born, Maurice  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1055885>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 11.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

MAURICE BORN

## **SONNENBERG UNE COMMUNAUTÉ ANABAPTISTE DU JURA BERNOIS**

PHOTOGRAPHIES DE

**XAVIER VOIROL**

AU CIP DE TRAMELAN 15 NOVEMBRE 1996

«Ils n'emploient aucun serment dans leurs engagements, et se croient aussi liés par le *oui* que par le *non* que les autres chrétiens par l'usage du serment. S'ils ont des difficultés, ils ne les portent jamais devant les tribunaux ordinaires, mais ils les vident toujours entre eux à l'amiable et sous la médiation de leurs anciens. Amis de la paix, c'est un de leurs dogmes fondamentaux que de ne pas porter les armes, instruments du meurtre et du carnage. Moralistes sévères, ils s'interdisent tous les arts et tous les agréments qui les éloigneraient de l'antique simplicité. Ils ne dansent pas, ils ne jouent pas. Ils sont un exemple de tempérance et de frugalité. Grâce à la sérénité de leur âme et à cette vie simple et laborieuse qui leur assure une conscience irréprochable, leur gaîté est douce et constante; on n'en rencontre jamais aucun qui soit ivrogne ou tapageur ... Ils se visitent et se secourent dans leurs travaux avec un empressement vraiment paternel.»

Qui parle ainsi? Charles-Ferdinand Morel, plus connu sous le nom du Doyen Morel. Le texte est daté de 1813, et si l'on accepte de passer sur quelques formules de style ampoulées, il reflète assez bien le sentiment qu'inspire aujourd'hui encore ce peuple existant pacifiquement comme «à côté de notre monde».

Pacifiquement, sans nul doute, mais non de notre fait! Cette description idyllique passe en effet sous silence la violence inouïe que cet exemple vivant d'une alternative a déclenché chez les possesseurs du monde. C'est que le mouvement anabaptiste, mouvement des *rebaptiseurs*, naît dans l'époque troublée de la Réforme. C'est que le qualificatif d'*Anabaptiste* – en allemand *Täufer*, *baptiseur*; *Teufets*, diront les Jurassiens – n'est pas leur. Il est l'acte par lequel on marque leur différence au dogme officiel, celui par lequel on les désigne ... à la vindicte publique. Il recouvre pudiquement

la double fracture qui se produit dans le monde du XVI<sup>e</sup> siècle. Fracture sociale tout d'abord: en prônant le dogme de la non-violence, en contestant les cens et les dîmes, en refusant le serment à l'Etat – considéré comme l'image d'un monde – pour lui préférer un ordre social basé sur le modèle de la communauté chrétienne primitive, les Felix Mantz, Conrad Grebel et Georges Blaurock s'opposent à l'autorité civile en même temps qu'ils constituent un modèle de dissidence sociale insupportable aux tenants de l'absolutisme. Dans les remous des révoltes paysannes, ce message constitue un ferment propice pour les tenants de la violence. Il n'est que de suivre la trajectoire de Thomas Müntzer prêchant en Allemagne un communisme évangélique pour en comprendre les effets.

Fracture avec l'Eglise ensuite – et nous ne devons pas oublier qu'alors n'existe aucune séparation entre l'Eglise et l'Etat, qu'au contraire, l'Eglise se pose en garant du pouvoir temporel devant Dieu – fracture insupportable qui dit haut et fort la liberté du choix, la nécessité d'une «confession de foi» précédant le baptême, l'entrée choisie dans la chrétienté. Si le rebaptême est indispensable, c'est que la conscience de l'âge de raison est nécessaire au choix de vie chrétienne. Mais simultanément, ce préalable interdit à une Eglise de compter automatiquement l'ensemble de la population dans ses rangs, diminuant par là son influence politique, son pouvoir réel. Cette double insoumission suscitera des persécutions sans nombre. Dans la ville de Zurich, qui est à l'origine du mouvement, dès 1525, les Anabaptistes sont privés du droit de réunion, la prédication leur est interdite, et quiconque baptise des adultes est noyé dans la Limmat. Bientôt Berne et les grandes cités suisses suivront, choisissent l'intolérance et la répression. Malgré cette sauvagerie, le mouvement anabaptiste se répand dans les campagnes. Puisque la société dominante ne veut pas entendre leur message de paix et de «refondation», les Mennonites fondent leurs propres communautés, se réunissent dans des lieux privés, inventent et vivent un monde clandestin, un monde à côté du monde.

Pourtant, malgré cette discrétion forcée, malgré le fait que les Anabaptistes ne pratiquent aucun prosélytisme, leur influence grandit au point d'inquiéter les pouvoirs. C'est ainsi qu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, le nombre croissant de Mennonites installés sur le territoire de Berne – principalement dans l'Emmental – poussera à la constitution d'une commission des affaires anabaptistes (Täuferkammer). Encourageant une véritable ségrégation, la commission, dotée d'une police, entreprend une chasse à l'homme. Les Anabaptistes sont dépouillés de leurs biens, expulsés du territoire de Berne et forcés de prendre le chemin de l'exil.

Il ne suffisait donc pas que la pratique de leur foi n'ait plus d'existence publique, il fallait encore que cet exemple vivant d'insertion à la population disparaisse, il fallait sans doute que leurs visages ne se mélangent plus avec ceux des soumis à l'idéologie dominante.

Exodes, pérégrinations, je ne sais pas le détail des chemins qui mènent certains Anabaptistes à trouver refuge dans l'Evêché de Bâle, et plus particulièrement sur ces plateaux d'altitude, sur ces chaînes de montagnes isolées du sud jurassien. Non que l'Evêché, catholique, soit plus ouvert à leurs thèses – la lutte des catholiques à leur encontre fut aussi vive que celle des réformés – mais peut-être tolérance plus grande du Prince. Peut-être aussi, peut-être plutôt, ces terres inamicales au premier abord, ingrates, et comme situées aux lisières d'un monde dit civilisé constituaient-elles encore des territoires possibles de l'exclusion, au sens que développe Georges Duby, parlant du Moyen Age. Auquel cas, le Prince trouvait là un mode de colonisation avantageux ...

Qu'importe! Ainsi se met en place une vie autarcique, basée, comme le dit Michel Ummel, sur la triade «ferme – église – école». De petites communautés vivent librement à côté de notre monde, relativement bien tolérées par les autochtones peu nombreux – je passe ici sur les conflits d'intérêts qui provoqueront quelques escarmouches sans suites. Disons tout de même que là encore, c'est l'apprentissage et la longue pratique de la vie clandestine qui permet aux Anabaptistes d'éviter les pièges d'une acceptation conditionnelle. Il n'est que de se rappeler les lieux secrets de rencontres – on peut voir dans cette exposition quelques images troublantes d'un retour à la Grotte des chèvres, dans laquelle se réunissaient les Anabaptistes exilés pour vivre leur foi – pour comprendre que l'acceptation, l'intégration, résulte avant tout d'une intelligence propre aux Anabaptistes eux-mêmes. Il importe aussi de saisir que la vie en marge n'est aucunement part du dogme, que les préceptes anabaptistes sont au contraire nés dans la cité, qu'ils s'ouvraient à toute la cité. Seule l'intolérance du monde a conduit à cette clandestinité et donc à situer les Anabaptistes dans cet «à côté du monde», où nous croyons pouvoir les observer de notre position «d'inclus dans le monde».

Voilà qui nous ramène, après ce nécessaire détour historique, au texte du Doyen Morel et au regard que nous portons actuellement sur l'expérience anabaptiste. Certain de parler des Anabaptistes, il parle – comme je le fais en ce moment, comme nous le faisons tous – de notre seul questionnement sur le sens de l'existence. Morel dit en creux, en négatif – et là aussi existe une clandestinité du langage – comment cette communauté, comme d'autres expériences similaires, nous tend un miroir. Miroir historique dans lequel nous lisons notre propre défaite, miroir présent qui nous renvoie l'image de notre indécision, de notre manque de courage de vivre. Et je ne voudrais pas qu'ici s'établisse un malentendu. Je ne suis pas croyant. Je ne fais donc pas, moi non plus, de prosélytisme. Je dis simplement ma certitude de l'absolue nécessité d'une recherche personnelle de sens à l'existence, d'une *foi* réelle, qui seule permet de résister à l'arrogance meurtrière et imbécile des slogans de la pensée dominante.

C'est précisément cette recherche que je suis dans le travail de Xavier Voirol. Je l'ai vu s'intéresser dans une traque patiente à de nombreuses expériences de vie. De 1985 à 1993, il travaille dans des couvents de France, de Belgique et de Suisse, partageant la vie des moines. En 1991 et 1992, il voyage en Albanie, puis trace le portrait de Robert, un clochard parisien. En 1992, il est à Saint-Pétersbourg, vivant l'existence de l'underground russe désemparé. Parallèlement, et durant quatre années, il brosse le tableau d'un séjour dans sa commune d'enfance: Saint-Imier. A chaque fois, on est frappé par ses positions. Marginalité certes, mais marginalité choisie, marginalité posée comme une interrogation existentielle par ses acteurs eux-mêmes. Non tant rejet des autres, que retraite dans un lieu d'expérience différente. Seule la période imérienne se distingue: c'est ici le photographe lui-même qui s'impose retraite, distance à la vie, comme pour replonger dans un connu pourtant demeuré obscur, comme pour en comprendre enfin les mécanismes.

Depuis plus de deux ans, Xavier Voirol partage donc des moments avec les membres de la communauté mennonite de Sonnenberg. Il nous donne à voir aujourd'hui le résultat de son travail. Des images du quotidien, des visages, des attitudes, des rencontres, mais aussi des moments-clés, des rassemblements qui marquent étape dans l'existence de la communauté. Le parti choisi nous bouscule dès l'abord. Non tant par son refus de tout accommodement, de tout compromis, Xavier nous a habitués, au milieu de tout le fatras d'images abrutissantes et creuses qui envahissent notre existence, à une photographie qui, dans sa tentative de donner figure à l'expérience humaine, soit d'abord mise à l'épreuve de l'être même du photographe. Ce qui frappe dès l'abord, c'est la retenue des images, jamais agressives, toujours découvrant la «bonne distance», celle qui, sans rien violer de l'intimité du sujet, de ce qui lui appartient, révèle pourtant son lien aux autres, proprement «ce qui nous regarde», ce qui fait de lui un membre de la communauté humaine. Niant la fausse simplicité naïve que notre esprit voudrait bien accoler à la personne mystique du croyant, cette photographie révèle au contraire une immédiate ouverture au monde, une information complexe, une générosité tranquille et contagieuse. Les images y possèdent cette double qualité de rester modestes, traitées dans un ordonnancement simple et heureux de la vie quotidienne qui ne nous entraîne jamais vers la trompeuse mièvrerie d'un monde artificiel, tout en ouvrant le passage vers quelque chose qui n'appartient pas à l'immédiate réalité montrée, mais semble sourdre comme un rayonnement de l'image elle-même. C'est cette exigence, qui ne se satisfait pas du regard pour le plaisir du regard, mais conduit à traverser l'image, ouvrant à une expérience personnelle qui constitue la force du travail.

Les Anabaptistes apparaissent soudain comme des êtres génériques, chargés de nos questionnements, de notre espoir révélé. Ou, pour emprunter

encore à Michel Ummel, nous voici capables de les «en-visager avec foi et espoir». Que ce soit dans ces regards tournés vers l'intérieur, dans ce sérieux sans tristesse, dans le rire enfin, à chaque fois, en un imperceptible instant, Xavier Voirol a gardé la trace d'un impalpable, d'une tension existentielle qui nous transperce comme le reproche du vide de nos exigences. Il n'est pas jusqu'aux paysages qui s'ouvrent en questionnement, en lumière interrogative. A observer la première image de pâturages et de sapins, me revient cette phrase de Rainer Maria Rilke:

Y a-t-il un paysage sans figure humaine qui ne soit plein de celui qui la contemple?

C'est assez! Je n'ai rien à vous dire de ce qui est capté et retransmis dans ces photographies, sauf à parler de l'illusion d'une réalité, chacun en décidera dans son expérience présente. Je sais seulement qu'on sort de ce parcours un peu moins malin, un peu plus humain, un peu plus habité par la question du sens.

Et c'est d'abord de cela que je voudrais remercier Xavier Voirol.

J'ai dit.

*Maurice Born, F-Frasne*

















